

DU MÊME AUTEUR

aux éditions de Minuit

Quant au riche avenir (roman), 1985

La femme changée en bûche (roman), 1989

En famille (roman), 1991

Un temps de saison (roman), 1994

La sorcière (roman), 1996

Hilda (théâtre), 1999

Rosie Carpe (roman), 2001

Papa doit manger (théâtre), 2003

Les serpents (théâtre), 2004

Tous mes amis (nouvelles), 2004

MARIE NDIAYE

Rien d'humain

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

CARTEL (n. m. – 1527) **1** – vx. Carte, papier, par lequel on provoquait quelqu'un en duel. *Envoyer un cartel à quelqu'un.* **2** – ÉCONOMIE. Concentration horizontale qui réunit des entreprises de même nature pour la mise en commun de certaines activités. **3** – THÉÂTRE. (2004) Création de la Comédie de Valence pour la 5^{ème} édition du festival « Temps de Paroles ».

« Cartel » est né du désir de la Comédie de Valence de réunir plusieurs artistes (auteurs, metteurs en scène, comédiens...) et de créer une aventure théâtrale inédite autour d'une thématique commune : les fantômes... nos fantômes.

Ceux qui errent entre deux mondes, ceux qui hantent nos rêves, ceux que l'on s'invente, ceux qui peuplent le théâtre...

Partager, confronter, mettre en perspective différentes esthétiques, différentes pratiques et produire quatre spectacles interprétés par la même troupe d'acteurs dans un lieu unique et protéiforme avec une seule équipe technique.

Ces quatre pièces sont des commandes passées par la Comédie de Valence et ont été créées en 2004 par quatre metteurs en scène durant la 5^{ème} édition du festival « Temps de paroles » consacré à l'écriture contemporaine. Leur publication commune permet tout à la fois de découvrir en parallèle ces écritures singulières et de prolonger par la lecture l'émotion suscitée sur le plateau par les spectacles.

© 2004, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-095-8

Coédition
Comédie de Valence-CDN Drôme-Ardèche

*Ce texte a été créé le 5 mai 2004 dans une mise
en scène de Olivier Werner avec :*

BELLA : Juliette Delfau

IGNACE : Yves Barbaut

DJAMILA : Hélène Viviès

PERSONNAGES

BELLA

IGNACE

DJAMILA

BELLA. – C'est mon amie. C'est mon appartement. C'est ma fidèle et adorable amie depuis longtemps, longtemps.

IGNACE. – Elle ne m'a rien dit.
Elle ne m'a pas parlé de vous.

BELLA. – Mais êtes-vous pour elle davantage que le voisin ?

IGNACE. – Bien davantage.

BELLA. – Était-il légitime qu'elle vous parle de moi ? Y avait-il entre vous des moments où elle aurait pu le faire ?

IGNACE. – Chaque soir. Jamais elle ne m'a parlé de vous.

Et je suis amoureux d'elle. Je l'aime, à en devenir fou car elle se contente de me supporter, avec une certaine bonté.

BELLA. – Djamila est ma plus vieille amie mais...
(Elle pleure.)

Je sors de la voir et ce n'est pas de la bonté, pas du tout de la bonté, qu'elle m'a témoigné. Djamila, pourtant, vit chez moi. C'est mon appartement. Est-ce que je devrais dire que ce n'est plus mon amie ? Pourquoi ? Qui est-elle devenue, pour ne plus vouloir être celle dont, là-bas, je vantais l'affection pour moi, la constance de l'admiration pour moi, le dévouement, la modestie ? Dites-moi : qui est-elle devenue ?

IGNACE. – Si cet appartement est le vôtre, Djamila ne vous le rendra jamais. Elle ne s'en ira pas.

BELLA. – Jamais ?

IGNACE. – À quel titre vous le rendrait-elle ? Elle s'est aménagé ici une petite vie très satisfaisante.

BELLA. – C'était un accord entre nous, entre deux amies de toujours. Si vous saviez comme était profonde sa tendresse pour moi, et sincère le sentiment que j'ai toujours éprouvé, étant son aînée, de devoir veiller sur elle, cette jolie petite Djamila qui dans l'existence n'avait pas démarré avec les atouts dont j'avais moi la chance d'avoir les mains pleines grâce à une famille réduite et fortunée et intelligente. Ils ont tous, chacun leur tour, baisé Djamila. Pardon, je ne voulais pas dire cela, surtout pas. Le comprenez-vous ?

IGNACE. – Oui. Comme je vous le disais, je suis amoureux de Djamila.

BELLA. – C'est une bonne chose. La vie ne l'a pas gâtée, honorée, choyée. La vie m'a chérie, mais pas elle, Djamila.

IGNACE. – C'est pourquoi il convient maintenant de l'aimer sans rien lui demander.

BELLA. – Oui, bien sûr. Ils l'ont tous baisée à mort. Oh, ne faites pas attention, ne prenez pas garde à ce que je dis. Mais c'est un fait : à la laisser presque morte.

BELLA. – Et je lui ai prêté mon appartement qu'elle devait quitter à mon retour d'Amérique. Me voilà revenue. Elle doit partir. C'est mon amie, cependant elle doit partir. Nous en avons convenu.

IGNACE. – Où est le contrat ?

BELLA. – Pas de contrat entre amies.

IGNACE. – Il n'y a aucune raison pour que Djamila n'agisse pas suivant son seul intérêt. Personne n'a le droit de le lui reprocher. Elle a, en quelque sorte, tous les droits maintenant. De plus, elle a une fille.

BELLA. – Je l'ignorais. Elle ne me l'a pas écrit. Je l'ai informée, moi, de la naissance de chacun de mes trois enfants. Je me sens de plus en plus maltraitée. J'en ai de l'amertume. J'ai beaucoup aidé Djamila. Qui est le père de l'enfant de Djamila ?

IGNACE. – Il se peut que ce soit moi, et je l'espère.

BELLA. – Après qu'on lui a passé dessus comme on l'a fait... Mais, vraiment, pardon, du fond du cœur. Me comprenez-vous ?

IGNACE. – Oui. J'aime cette femme, Djamila.

BELLA. – Certains mots roulent de ma bouche et ce ne sont pas, dommage, de belles pierres mais des bestioles un peu répugnantes dont la bave tache le devant de mes vêtements, l'intérieur de mon âme. De quelle façon me suis-je mal conduite pour être punie ainsi ? Comment et envers qui ? Je me suis toujours, toujours bien conduite. Et j'ai installé Djamila chez moi afin qu'elle fasse l'économie d'un loyer et je lui ai écrit, cinq ans durant, de longues lettres précises auxquelles elle n'a jamais répondu que par des cartes distraites, mais peu m'importait. Les mots exacts viennent difficilement à Djamila. Elle n'a pas été élevée dans l'argent et les cérémonies comme je l'ai été. Elle a été élevée dans l'obsession du sexe, l'absence de domination de soi et l'ignorance de toute loi. Il vous faut le savoir.

IGNACE. – Djamila exerce un contrôle permanent sur tout ce qui l'environne.

BELLA. – Elle s'allonge dans une passivité méprisante au premier claquement de doigts. C'est mon amie. Cette Djamila qui est mon amie a feint de ne pas me reconnaître.

IGNACE. – Elle devait vous reconnaître ? Pourquoi ?

BELLA. – Je... Je suis chez moi.

IGNACE. – Exiger d'elle quoi que ce soit, je voudrais bien voir cela, vraiment.

BELLA. – Mais j'ai... deviné qu'elle me reconnaissait, au très léger trouble de son regard posé sur mon visage, ma poitrine, mes jambes. Car il est impossible de se forcer parfaitement à ne pas reconnaître quelqu'un qu'au premier coup d'œil on a reconnu. C'est mon amie. Ma famille a beaucoup donné à Djamila. Ils ont usé et usé d'elle. Oh oui, nous l'emmenions avec nous au théâtre, en villégiature. Nous l'avons formée et cultivée. Baisée, baisée, baisée.

IGNACE. – Elle sait tout sur toutes sortes de sujets. C'est très bien. Il faut la laisser tranquille.

BELLA. – C'est mon amie ! Non, ce n'est pas ce que je dois dire. Elle doit quitter mon appartement afin que je m'y installe avec mes enfants, qui sont complètement américains.

IGNACE. – Est-elle une femme qu'on chasse ? Ah, ah.

BELLA. – Je ne fais que respecter... notre entente. J'arrive de loin et je suis écœurée. J'ai besoin d'un toit. J'ai cessé d'être, ces cinq dernières années, une petite chatte adorée, car ma vie américaine a été éprouvante, mauvaise, violente, de sorte que, telle que vous me voyez, je

ne suis qu'une femme divorcée parmi des millions d'autres, qui a bataillé puis qui s'est enfuie avec trois petits enfants mécontents de quitter leur pays pour arriver ici où ils ne comprennent personne. Me trouvez-vous sympathique ? Nous avons pris une chambre d'hôtel mais il faut que cette histoire finisse.

IGNACE. – Je sais, moi, que Djamila ne partira pas. Si vous êtes fatiguée pour avoir déjà lutté, ne vous lancez pas à la combattre. J'aime cette femme, Djamila. J'aime son enfant, qui est peut-être le mien. Cependant l'une comme l'autre, la mère et la fille, sont d'une espèce humaine différente de la mienne, de la vôtre, et il ne peut être question de se mesurer à elles.

BELLA. – Vous, un étranger, le voisin, êtes le premier et le seul à m'accueillir. Ma famille a disparu, éclatée en toutes sortes d'endroits que j'ignore. La maison de mes parents a été vendue. Ils ont eu des revers de fortune, mes frères sont partis je ne sais où. Ils ont bien profité de Djamila en leur temps. Est-ce qu'ils sont punis à leur tour ? Est-ce que cela existe ? Se farcir Djamila ! Non, fermez vos oreilles à mes divagations. Ne croyez pas un de ces vilains mots.

Ce sont de vilains mots.

Ce qui est réel, c'est que j'arrive et que je n'ai plus rien que ma chère amie Djamila et mon appartement.